

Un grand essai sous les ongles

Nicolas Lévesque et Catherine Mavrikakis, *Ce que dit l'écorce*,
Nota bene, 2014, 181 p.

Jonathan Livernois

Numéro 304, été 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71864ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Livernois, J. (2014). Compte rendu de [Un grand essai sous les ongles / Nicolas Lévesque et Catherine Mavrikakis, *Ce que dit l'écorce*, Nota bene, 2014, 181 p.] *Liberté*, (304), 55–56.

Un grand essai sous les ongles

Catherine Mavrikakis et Nicolas Lévesque se posent à la surface de la peau pour y trouver les brèches.

JONATHAN LIVERNOIS

EN TERMINANT *Ce que dit l'écorce*, j'ai pensé au Roland Barthes des dernières années. L'intellectuel français revenait alors sur sa propre vie, rappelant entre autres à ses lecteurs ses souvenirs de Bayonne, la tuberculose, le structuralisme. Il était également en deuil de sa mère. À propos de cet état qui a probablement contribué à sa propre mort, il écrivait ceci : « Ce qui me frappe le plus : le deuil en plaques – comme la sclérose. [Ça veut dire : pas de profondeur. Plaques de surface – ou plutôt chaque plaque : totale. Blocs] ». La réflexion surprend. Le mal de l'âme n'est-il pas profond, plus profond que la peine de l'endeuillé ? Tout se passe comme si Barthes prenait alors conscience de la surface du deuil, de ce que le corps vit sans que cela s'enfonce dans les tripes. La surface vaut pour elle-même : l'oublier, c'est se couper du mal. Et celui-ci ne disparaît pas. Il fera plus de plaques sur la peau, c'est tout.

C'est en quelque sorte le sujet de *Ce que dit l'écorce*. L'essai de Nicolas Lévesque et de Catherine Mavrikakis porte sur la surface et sur les peaux que nous revêtons pour ne pas trop nous exposer à la vie. Cela amène une question qu'il semble facile de trancher si on oublie que la profondeur n'a pas de valeur en soi. Faut-il choisir le blindage ou l'émotion sans filtre ? Jusqu'où faut-il creuser ? Les deux auteurs le disent bien, il faut saisir les émotions du passé « au vol, à la surface des jours et ne pas creuser sans cesse les faux souvenirs avec lesquels nous ruminons le passé ». Encore : « Être écorché et écrire ou être blindé pour vivre ? Le défi ultime consiste à apprendre à concilier ces deux exigences : avoir la couenne dure et être à fleur de peau. » Lévesque et Mavrikakis déclinent ces questions sous toutes leurs formes. Ils parleront de vêtements griffés, de caresses, de souvenirs sans profondeur, du corps et des cheveux du père, de chapeaux, de soutane, de tatouages, de rêves. Il ne faut pas se laisser tromper par le caractère épars de ces thèmes ; le fil est solidement tendu. Et disons-le tout de suite, *Ce que dit l'écorce* est un grand livre, d'une beauté austère et très riche. Je n'avais pas lu un tel essai depuis longtemps. En temps normal, dans *Liberté*, je me tiens souvent sur la frontière du cabotinage. Ici, ce sera difficile, voire impossible. On peut être revenu de pas mal de choses, mais difficilement des émotions réelles qu'engendre cet essai.

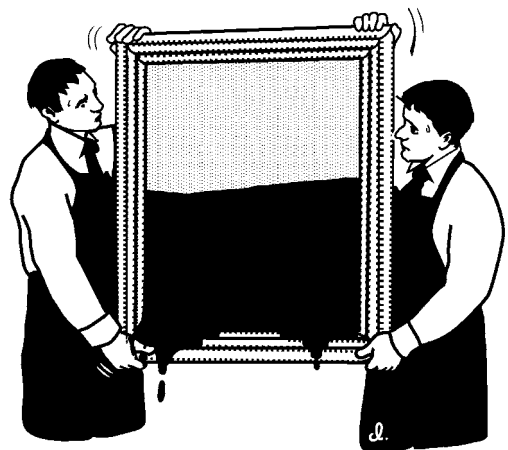
**NICOLAS LÉVESQUE
ET CATHERINE
MAVRIKAKIS**

Ce que dit l'écorce
Nota bene, 2014, 181 p.

L'un des grands mérites de *Ce que dit l'écorce* est l'étonnant accord des quatre mains. Sans doute a-t-il à voir avec le coup du destin qui a fait en sorte que les deux auteurs ont perdu leur père à peu près au même moment, pendant l'écriture de ce livre. Je connais, sans l'avoir lue en entier, l'œuvre de

Catherine Mavrikakis, dont l'impétuosité est devenue une sorte de poncif de la critique. Malgré mon admiration, je dois avouer que le caractère itératif de ses thèmes m'avait un peu agacé à la lecture de son avant-dernier roman, *Le ciel de Bay City*, publié en 2008.

Certes, l'obsession pour ces thèmes (la maladie, l'Amérique, la mémoire, le deuil, l'Holocauste) épousait le rythme du personnage principal, pris au cœur d'une sorte de mouvement centripète dont il peinait à sortir. Malgré tout, j'avais le sentiment qu'on s'acharnait par moments sur une vis sans fin. Dans *Ce que dit l'écorce*, rien de tout cela. La première impression est celle d'une mise à nu qui désarçonne le lecteur, surpris devant ce qui ressemble beaucoup à la vérité du sentiment, sans fard. En témoignent entre autres



« On est en train de le perdre. »

ces « souvenirs sans profondeur », qui rappellent les « anamnèses » du *Barthes par lui-même* : « soutien-gorge blanc acheté en cachette, à même les vols effectués dans le portefeuille de ma mère puisque celle-ci se refusait à voir que j'avais grandi » ; « valiums à gogo pour mettre un écran entre moi à quatorze ans et l'univers bien trop primitif pour mon âme » ; « ampoules purulentes à la main droite, alors que j'apprenais à écrire avec une plume grise, fine, au réservoir bleu ». Le qualificatif de ces souvenirs, « sans profondeur », n'est pas innocent, car c'est de la surface, de la peau, qu'il est question ici. Mavrikakis nous amène habilement à nous questionner : s'est-elle bel et bien mise à nu ou, au contraire, a-t-elle revêtu des couches successives au fil des récits ? Elle confie, à propos de ses rêves :

Trop souvent, le rêve ne me dénuide pas. Il m'habille, me pare. Voilà pourquoi il m'est facile de le raconter. Et le récit me permet de me doter d'une autre épaisseur de vêtements dans laquelle je peux me draper. Cela m'a pris pas mal d'années pour parvenir par intermittence à des récits où s'exprimait la brutalité sauvage du rêve. Où raconter pouvait me terroriser, me faire mal, blesser profondément. Il a fallu réussir à ne pas faire du rêve un écran. Ce n'était pas donné et je préfère encore trop souvent que le rêve reste une peau entre moi et le monde.

Ces mots trouveront rapidement un écho chez Nicolas Lévesque qui, dès le chapitre suivant, prend le relais.

Les essais récents (*Teen Spirit. Essai sur notre époque*, 2009 ; *Les rêveries de la Plaza Saint-Hubert*, 2011 ; *Le Québec vers l'âge adulte*, 2012) de Nicolas Lévesque m'ont échappé. Le psychologue et essayiste se devait d'avoir une voix suffisamment forte pour ne pas être « enterré » par sa partenaire. Au contraire, il a un discours assuré, sensible. On le remarque surtout lorsque Lévesque, à qui Mavrikakis cède la parole pendant quelques chapitres, raconte le décès de son père Claude Lévesque, dont l'importance est indéniable dans le milieu intellectuel québécois. Ce professeur de philosophie française contemporaine a été une référence pour des générations d'étudiants. Son fils revient ici sur la peau dont son père s'est revêtu pendant un certain temps : la soutane. On sait que ce fut le lot de plusieurs historiens et philosophes québécois, comme François-Marc Gagnon, Philippe Sylvain, Yvon Desrosiers. Dans le cas de Lévesque, ce fut l'occasion de passer à l'étude de Georges Bataille et de Jacques Derrida. Nicolas Lévesque écrit à propos de la sortie des ordres de son père : « Ce geste de mon père, capable de défroquer, est

réellement lié, en moi, à une renaissance. Comme s'il avait déchiré cette enveloppe sécuritaire, fantasme ultime de la sublimation, pour naître au monde, au désir et à la mort. Cela a changé sa vie et sa pensée. Et la mienne, par anticipation, comme quoi on naît déjà avant de naître. » Nicolas Lévesque a raison, ensuite, de se tourner vers son propre fils. Il a tout à lui apprendre.

Lévesque, au sujet de la mort de son père, n'est jamais racoleur, jamais larmoyant. Il est juste. Il aurait aussi pu adopter un vocabulaire anesthésiant, ramenant sa vie à de grandes catégories psychanalytiques, comme autant de lits de Procuste. Mais il demeure fidèle à l'engagement de départ des deux auteurs, « avoir la couenne dure et être à fleur de peau ». Le lecteur devra souvent retourner à cette phrase pour ne pas oublier l'ampleur du défi relevé par les deux auteurs.

Les paroles, les images et les chapitres s'enchaînent. Qui parle au fil des pages ? Mavrikakis ou Lévesque ? On s'y perd et c'est tant mieux. Claude Lévesque a peut-être vécu à Anjou et allait se faire raser chez Roxy, rue Sherbrooke. Ionnis Mavrikakis a peut-être jeté sa soutane. Je ne sais plus, en fin de compte. C'est là un des grands mérites de cet essai. Pour filer la métaphore vestimentaire, les coutures sont élégantes et la surface est étale, sans discontinuité. Tous les motifs concordent.

C'est un truisme de dire que chacun lit un livre à une époque précise de sa vie, avec ses ambitions, ses problèmes, ses sensibilités, et tout ce qu'on voudra bien ajouter. En ce qui me concerne, c'est une époque où il y a trop de choses sous mes ongles. Ma peau est par trop mince et laisse tout passer. Les peurs comme les doutes. La fatigue, aussi. J'ai lu ce livre d'un seul trait, au Café Lézard,

rue Masson, à Montréal. Malgré une bruyante réunion de copropriétaires qui s'éternisait à côté de moi, j'ai pu noter ceci, encore une fois à propos de Claude Lévesque :

L'être humain désirera toujours s'envelopper d'un symbole, d'une appartenance, d'un style, d'un concept, d'une esthétique. Il lui sera toujours aussi essentiel d'y résister, de se dépouiller de son froc, de s'exposer à nouveau au monde comme un enfant naissant, désirant, mortel.

Je suis sorti du café, en même temps que les copropriétaires, en me disant qu'il faudrait graver ces mots sur les poutres de ma bibliothèque. Mais il n'y a que du plâtre, chez moi. Avec des émotions à l'avenant, peut-être. 



Neverdays, roman d'Alizé Meurisse (Allia, 2013).